

mademoiselle
julie
créanciers

de August Strindberg

mises en scène Christian Schiaretti

La Colline – théâtre national

1 0 1
1 1

Quelle horrible puissance m'a poussée vers vous? La faiblesse attirée par la force? Celle qui tombe vers celui qui monte! Ou était-ce l'amour? L'amour, ça? Vous savez ce que c'est, l'amour? (*Mademoiselle Julie*, 1888 – Julie)

Tes paroles me pénètrent comme des couteaux; je sens qu'on déchire quelque chose, mais je ne peux rien faire; et ça me fait mal, car ce sont des abcès qu'on crève sans les avoir laissé mûrir! – Elle ne m'a jamais aimé! – Pourquoi m'a-t-elle choisi, alors? (*Créanciers*, 1888 – Adolf)

La guerre des sexes

Deux débats organisés par La Fabrique des Idées du TNP animés par **Gérald Garutti**, dramaturge, conseiller littéraire du TNP

1 – Le drame de l'amour

mardi 31 mai à 19h30 à l'Université de Chicago à Paris avec **Sylviane Agacinski** et **Alain Finkielkraut**, philosophes 6, rue Thomas Mann, Paris 13^e – réservation 01 53 94 78 80

2 – Identité sexuelle et destin social

mercredi 1^{er} juin à 21h, après la représentation de *Créanciers* avec **Geneviève Fraisse**, philosophe et **Martine Reid**, historienne de la littérature, présidente de la Société internationale pour l'Étude des Femmes de l'Ancien Régime

L'amour, une guerre à mort entre les sexes? Une lutte des cerveaux, une scène de méninges perpétuelle, l'entretien infini (dé)généralisé par une mésentente essentielle? Misogyne et misandre, en haine des genres et du genre humain – misanthrope à la fureur, Strindberg dissèque, dans toute leur cruauté, maladies de l'âme et machines infernales du couple. De fusion en destruction, le duo d'amour vire au duel mortel, et, sous l'œil rapace du tiers voyeur, en trio fatal. À la sombre lumière de ce carnage, comment penser la différence sexuelle sans la rabattre sur un antagonisme manichéen, une identité abrasante, une complémentarité béate ou une confusion pernicieuse? Le sexe décide-t-il de tout – du drame de l'amour au destin social?

Mademoiselle Julie Créanciers

création

de **August Strindberg**

traductions du suédois **Terje Sinding**

mises en scène **Christian Schiaretti**

scénographie **Renaud de Fontainieu**

accessoires **Fanny Gamet**

costumes **Thibaut Welchlin**

lumières **Julia Grand**

son **Laurent Dureux**

coiffures et maquillage **Claire Cohen**

conseiller littéraire **Gérald Garutti**

assistante **Laure Charvin-Gautherot**

assistante lumières **Mathilde Foltier-Gueydan**

élèves metteurs en scène ENSATT

Jean-Philippe Albizzati, Guillaume Fulconis, Baptiste Guiton

stagiaires mise en scène

Laura Butzbach-Calvet, Élodie Vandenbroucq,

Clément Mercier, Thomas Pondevie

Mademoiselle Julie

avec

Clara Simpson Christine

Clémentine Verdier Mademoiselle Julie

Wladimir Yordanoff Jean

figurantes

Laura Butzbach-Calvet, Élodie Vandenbroucq

Créanciers

avec

Christophe Maltot Adolf
Clara Simpson Tekla
Wladimir Yordanoff Gustaf

production Théâtre National Populaire – Villeurbanne
coréalisation La Colline – théâtre national,
avec la participation artistique de l'ENSATT (École nationale supérieure
des arts et techniques du théâtre)

Les textes de *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* sont parus
aux Éditions Circé, collection théâtre.

régie générale **Nicolas Julliard** régie **Malika Ouadah**
régie son **Éric Georges** régie lumière **Stéphane Touche**
électriciens **Pascal Levesque**, **Laetitia Panais**
machinistes **Franck Bozzolo**, **Christian Felipe**, **Harry Toi**
habilleuse **Isabelle Flosi** maquilleuse **Claire Cohen**
accessoiristes **Mathieu Bianchi**, **François Jambu**

Les décors et accessoires ont été réalisés par les ateliers du TNP.

du 7 mai au 11 juin 2011

Grand Théâtre

Mademoiselle Julie

le mardi à 19h30, le jeudi à 20h30, le samedi à 17h30 et le dimanche à 15h30

Créanciers

le mercredi à 19h30, le vendredi et le samedi à 20h30 et le dimanche à 18h30

Les samedis et dimanches, *Mademoiselle Julie* & *Créanciers* sont proposés
en intégrale, et du mardi au vendredi en alternance.

durée des spectacles
Mademoiselle Julie: 1h50
Créanciers: 1h40

Une soirée en enfer

Plonger en Strindberg, c'est plonger en Enfer. L'enfer de la guerre des sexes et de la lutte des classes. L'enfer du délire paranoïaque et de la déchéance radicale. L'enfer de l'explosion du couple et de l'implosion du Moi. Avec, pour champ de bataille, le fond de l'âme, pour armes, les cerveaux, et pour objet, le sexe, son théâtre déploie la grande victoire des forces noires.

Mademoiselle Julie prend feu la nuit de la Saint-Jean – nuit la plus courte de l'année, solstice d'été, moment de toutes les inversions, de toutes les folies, où se donnent libre cours les pulsions. Nuit des feux, nuit d'été où les songes outrepassent la réalité. Et pourtant, derrière l'argument du désir, au-delà du fantasme torride d'une maîtresse se piquant d'encanaillement avec son valet et du réveil sordide d'une fille perdue poussée au suicide, s'opère une descente autrement plus terrible – un voyage au bout de la nuit. Entre Julie et Jean, entre l'aristocrate déchue et le domestique arriviste, se joue le choc d'une pulsion de mort ivre de déclassement et d'une fureur des grandeurs brûlante de ressentiment. L'un après l'autre tomberont en cascades les rêves et les illusions, les grands desseins et les vastes horizons: appel du désir, élans d'amour, élévation sociale, conquête d'un ailleurs, échappée belle loin du carcan originel... Au petit matin, il ne restera rien – rien d'autre que le triomphe de la fatalité sexuelle, du destin familial et du déterminisme social. La damnation frappe sur tous les plans. "Tragédie naturaliste", comme la sous-titre Strindberg, scrutant les cuisines de l'ordre bourgeois, *Mademoiselle Julie* conjugue les aliénations et les porte à ébullition sous le regard assassin du tiers exclu, Kristin, la cuisinière aux recettes de sorcière.

Symétriquement, le grand jour de *Créanciers* a la transparence du délire peint aux couleurs de la lucidité. Dans cet autre

trio infernal, décliné en duos tournants, un mari chasse l'autre. Plus précisément, un ex-mari traque à mort son successeur, qui lui a volé sa place légitime auprès d'une épouse par essence infidèle. Une affaire de vengeance conjugale? Peut-être – puisque le passé nous lie, nous oblige et nous endette, et qu'il peut, à tout moment, en créancier importun, venir cogner à la porte du présent pour nous réclamer son dû. À moins qu'il ne s'agisse là d'un cas de dédoublement frénétique, où une âme en procès avec elle-même se forcerait à comparaître au tribunal de sa folie. Avec, pour adversaire fantasmatique, un Autre qui n'est autre qu'un soi-même exprimé sous forme de fantôme. Le premier mari ne surgirait alors que comme la projection d'un esprit malade, la hantise du mari présent qui, malgré son actualité, se vivrait pourtant toujours comme second(aire), déclassé, castré, vampirisé par une femme fatale et fatalement en fuite avec autrui. Comment savoir? Comment choisir? Le drame fantastique nous laisse en proie aux soupçons les plus mortels. Car il fait de l'autre le lieu du doute éternel.

Gérald Garutti

Dans le nouveau drame naturaliste, on sent immédiatement la recherche du mobile essentiel. C'est pourquoi il se meut entre les deux pôles de l'existence: la vie et la mort, la naissance et le trépas. Il traite de la lutte des sexes, de la lutte pour les moyens d'existence ou pour l'honneur, bref, de tous ces combats avec leurs lamentations, leurs blessés et leurs morts.

August Strindberg

"Sur le drame moderne et le théâtre moderne" (1889), in *Théâtre cruel et théâtre mystique*, préface et présentation M. Gravier, trad. M. Diehl, Gallimard/NRF, 1964, p. 82-83

Le nouveau drame naturaliste*

À Karl Otto Bonnier, 10 août 1888

Par le présent, je me permets de vous soumettre le Premier Drame Naturaliste suédois. Je vous en prie, ne le rejetez pas à la légère, sinon vous le regretterez plus tard, car, comme disent les Allemands, *ceci datera!* = cette pièce [*Mademoiselle Julie*] restera dans les annales.

À Karl Otto Bonnier, 21 août 1888

Afin de peser sur votre décision concernant *Mademoiselle Julie*, je voudrais mentionner qu'une lettre de M. Antoine du Théâtre Libre (théâtre naturaliste) à Paris m'apprend que *Père* aurait été joué déjà durant la saison en cours, s'il ne s'était pas auparavant engagé à mettre en scène *Les Revenants*. [...] Il n'a pas encore lu *Mademoiselle Julie*, mais il en recevra bientôt un exemplaire, et il m'invite à venir à Paris pour prendre contact.

En votre double qualité de Suédois et de misogyne, vous devriez éditer la pièce pour soutenir un compatriote qui s'apprête à planter le drapeau bleu et jaune à la place de l'étendard norvégien au sommet de la Culture.

Ne vous trompez pas de camp, car en ce moment le naturalisme fait son entrée aussi bien dans la Légion d'honneur qu'à l'Académie (mais pas en Suède), et il ne sera détrôné que lorsque le darwinisme – dont il est la conséquence – l'aura été, autrement dit jamais!

Dans huit jours, je vous enverrai un nouveau drame naturaliste [*Créanciers*], encore meilleur que *Mademoiselle Julie*, avec trois personnages, une table et deux chaises – et sans lever de soleil!

* Extraits de lettres de Strindberg à Karl Otto Bonnier, éditeur; Edvard Brandes, critique et auteur; Joseph Seligmann, éditeur; Georg Brandes, critique; Charles de Cazanove, traducteur.

À Edvard Brandes, 4 septembre 1888

Cependant, mon âme a reçu dans son utérus une formidable injection spermatique de Friedrich Nietzsche, et, telle une chienne, j'ai le ventre bien plein! C'était mon homme! Salue Georg Brandes et remercie-le pour cette connaissance! (Un misogyne, comme tous les hommes de talent!) Auparavant, un livre navrant a été terminé: la seconde partie des *Gens de Hemsö*, dont les honoraires m'ont permis de composer 2 (deux!) drames naturalistes, totalement novateurs, chacun de 100 pages, chacun avec 3 personnages, en un seul acte, sans monologues et CIE. Avec cela, je considère avoir achevé mes œuvres dramatiques; en outre toutes les deux sont encore meilleures que *Père*. Archi-novatrices, crois-moi, brillantissimes!

À Joseph Seligmann, 29 septembre 1888

Je vous envoie, pour une lecture, cette tragédie, encore plus fine que *Mademoiselle Julie*, et dans laquelle la nouvelle formule se trouve appliquée d'une façon beaucoup plus conséquente, pour vous demander si vous accepteriez de publier les deux pièces en un volume.

L'histoire est palpitante (un meurtre psychique l'est toujours), l'analyse et les motivations parfaitement explicitées, le point de vue est celui d'un déterminisme impartial: l'auteur ne juge personne, il ne fait qu'expliquer et pardonner; et bien qu'il ait fait d'une femme polyandrique un personnage sympathique, il ne prêche pas pour autant la polyandrie, se limitant à constater les inconvénients de cette disposition, à cause des fâcheuses conséquences qui en découlent.

À Georg Brandes, 4 décembre 1888

Et puis *Mademoiselle Julie*! "*Der Todhass der Geschlechter*"¹ que Nietzsche discerne dans *Père* s'y retrouve également,

¹ La haine mortelle entre les sexes

renforcé par la répugnance consciente envers la reproduction, propre à une espèce dégénérée (cf. Schopenhauer sur la pédéastie), l'affaiblissement de l'instinct vital, le rêve de se laisser choir du sommet d'un pilier, le refus des rapports sexuels chez la mère, l'éducation masculine, etc. Le suicide est parfaitement motivé: dégoût de la vie, envie de mettre fin à la lignée, éprouvée par sa dernière représentante, un être raté, sentiment de honte chez une aristocrate suite à la copulation avec un être inférieur; plus concrètement: la suggestion due au sang de l'oiseau, à la présence du rasoir, à la crainte des conséquences de la découverte du vol et l'emprise d'une volonté plus forte (celle du valet, d'abord, celle de la sonnette du comte, ensuite). Notez que, livrée à elle-même, Mademoiselle Julie aurait manqué de force pour agir, mais à présent elle est mise en action et dirigée par tout un complexe de motifs.

C'est drôle qu'à travers Nietzsche je découvre une méthode dans ma folie qui consiste à être "en désaccord avec tout". Je procède à la réévaluation des choses anciennes en renversant l'échelle des valeurs! C'est ce que les gens n'ont pas compris. À peine moi-même!

À Charles de Cazanove, 26 juin 1892

Mais aimez donc les *Créanciers*, mon ouvrage (mon œuvre) le plus mûr, si saturé d'observation sur le vif, et qui doit renfermer des découvertes psychologiques! Et là-dedans vous trouvez la femme vampire, charmante, fate, parasite (la transfusion d'âme!), aimante (deux à la fois), tendre, fausse mère – enfin, la femme à mon sens! Du reste la pièce a toujours remporté le succès sur scène.

August Strindberg

Correspondance, trad. Elena Balzamo, vol. II, Zulma, p. 197; 198-199; 203; 211; 224-225; 325-326

Diptyque pour une tragédie moderne

Le diptyque *Mademoiselle Julie* et *Créanciers* est la continuation d'un travail de recherche entamé il y a six ans autour de ce nœud particulier dans l'œuvre de Strindberg que constitue l'enchaînement de *Camarades*, *Père*, *Mademoiselle Julie* et *Créanciers*. Cet enchaînement vaut beaucoup par les sous-titres apportés aux œuvres : tragédie moderne pour *Père*, tragédie naturaliste pour *Mademoiselle Julie*, tragi-comédie pour *Créanciers*. Le déplacement de la définition de la tragédie relève d'une quête qui est celle de la tragédie de la contemporanéité, articulée principalement sur la thématique ontologique de la relation homme/femme. Il s'agit aussi d'une question de forme : chaque œuvre se présente dans sa réalisation scénique comme une énigme. La tragédie naturaliste est un oxymore qui peut neutraliser la représentation de l'œuvre par effet de choix d'un des deux termes : soit on est tragique et on abolit l'inscription sociale de l'œuvre, soit on est naturaliste et on oublie la dimension sacrificielle.

Père avait permis d'examiner la question profonde de la forme tragique moderne par un dispositif mettant les acteurs à la fois dans les nécessités d'un réalisme vérifiable et dans le rituel requis d'un acte tragique. Historiquement, *Père* était prévu comme la deuxième œuvre d'un triptyque exposant la vie de Bertha, la fille de Laura et du Capitaine. Du triptyque, nous n'avons que deux pièces : *Camarades* et *Père*. D'une certaine façon, *Mademoiselle Julie* répond à l'absence de la troisième œuvre. Elle y répond parce que *Mademoiselle Julie* est la fille d'une mère autoritaire, comme Bertha, mais aussi parce que l'œuvre modifie le sous-titre de tragédie moderne en tragédie naturaliste. Strindberg répond d'une certaine façon à la critique que Zola fit de *Père* : les personnages se définissent plus fortement, la crédibilité de l'action reste vérifiable, l'aspiration tragique est classique (unité de temps :

une nuit, unité de lieu : une cuisine, unité d'action). Et l'on meurt à l'extérieur. Ainsi *Créanciers* représente sans doute un raffinement de la quête d'une perfection classique française : la symétrie de l'œuvre par les duos alternés, la linéarité de l'action, la fidélité à l'unité du lieu et au temps réel de la représentation. Reste l'énigme du sous-titre : tragi-comédie. Que faire de cette incitation à la relativité dans un univers où les torsions cérébrales confinent au sadisme ? C'est sans doute que Strindberg nous alerte sur la condition comique de la caducité des désirs humains. Ses personnages, s'ils servent une problématique ontologique essentielle, n'en restent pas moins petits : il y a du fait divers dans ces affaires, du médiocre, donc du rire. Pour Adolf, Gustav et Tekla, l'horizon est celui d'Hippolyte, Thésée et Phèdre, mais le chemin, lui, reste celui initié par un professeur obscur de langues mortes. Un peintre en errance et un écrivain de complaisance.

Le diptyque se présente comme un écho d'un point de vue d'une conception policière des œuvres de Strindberg : il s'agit, dans les deux cas, d'un meurtre parfait.

Christian Schiaretti

Notes de travail, mars 2011

Mais il me faut absolument savoir ! Et dans ce but je vais entreprendre une enquête profonde, discrète, scientifique, si vous voulez, utilisant toutes les ressources de la nouvelle science psychologique, mettant à profit la suggestion, la lecture de la pensée, la torture mentale [...], tout.

August Strindberg

Le Plaidoyer d'un fou (Ouverture), *Œuvre autobiographique*, t. I, C. G. Bjurström éd., Mercure de France, 1990, p. 879

L'espace d'un court instant, on fera nôtres les peines d'une vie humaine. "Terreur et compassion" disaient les Grecs, siéent à la tragédie, pitié pour celui qui passe par les épreuves, lorsque, dans le secret, les Dieux jouaient au sort les vies mortelles. Et nous, venus plus tard, avons changé les mots: Humanité, Résignation sur le chemin qui mène de l'Île de la vie à celle de la mort!

August Strindberg

Extrait d'un texte écrit pour l'inauguration du Théâtre Intime de Stockholm (1907), trad. E. Balzamo, in *Cahiers de l'Herne: Strindberg*, n° 74, 2000, p. 80

Le problème de l'ascension et de la chute sociales, le conflit du meilleur et du pire, l'antagonisme de l'homme et de la femme sont des problèmes d'un intérêt permanent. J'ai puisé mon sujet dans la vie réelle. [...] Il viendra peut-être un temps où nous serons assez évolués, assez éclairés pour considérer avec indifférence le spectacle brutal, cynique et cruel que nous offre la vie. Nous aurons alors abandonné ces mécanismes inférieurs et incertains qu'on appelle sentiments, devenus superflus et nuisibles quand notre jugement sera parvenu à maturité. [...] Mais d'abord, il n'y a pas de mal absolu. La déchéance d'une lignée fait le bonheur d'une autre lignée qui s'élève [...]. Quant à l'homme à programme qui voudrait empêcher le rapace de manger la colombe et le pou de manger le rapace, je lui demanderai: à quoi bon y remédier? La vie n'est pas si mathématiquement absurde que seuls les grands mangent les petits, il arrive tout aussi bien que l'abeille tue le lion ou au moins le rende fou. [...] Pour moi, la joie de vivre réside dans les luttes fortes et cruelles de la vie et mon plaisir, je le trouve dans l'enseignement que j'en tire.

August Strindberg

Préface de *Mademoiselle Julie* (1888), in *Théâtre cruel et théâtre mystique*, op. cit., p. 98-99



Mademoiselle Julie Clara Simpson, Wladimir Yordanoff (haut) Clara Simpson, Clémentine Verdier (bas)



Mademoiselle Julie Clara Simpson, Wladimir YordanoFF, Clémentine Verdier



Mademoiselle Julie Clémentine Verdier (haut) Wladimir Yordanoff, Clémentine Verdier (bas)

Créanciers Christophe Maltot, Wladimir Yordanoff (haut) Clara Simpson, Christophe Maltot (bas)



Créanciers Clara Simpson, Christophe Maltot, Wladimir Yordanoff



Créanciers Wladimir Yordanoff, Christophe Maltot (haut) Clara Simpson, Christophe Maltot, Wladimir Yordanoff (bas)

Lettre à Siri von Essen

Sandhamn, 5 mai 1889

Je meurs, parcelle par parcelle – et néanmoins je ne peux pas te haïr !

Pourquoi, dernièrement, ne m'as-tu pas achevé d'un coup de fusil, j'aurais à présent été libéré de toutes les souffrances !

Viens ici avec les enfants, pour me permettre de revivre, une dernière fois, l'illusion du bonheur. J'assurerai votre avenir, et ensuite, après m'être persuadé que les heureuses années que j'avais vécues à tes côtés ont véritablement existé, j'accepterai avec joie de mourir de ta main, si j'en ignore le moment exact. Je certifierai par écrit m'être donné la mort moi-même, et toi, qui aimes la vie, tu continueras à vivre avec le sentiment apaisant d'avoir rendu heureux un être humain. Je ne vois guère d'autre issue. Et celle-ci, tu peux bien me l'accorder. Je dispose de deux maisons dans une île plus belle encore que l'île verdoyante de notre jeunesse. L'une d'entre elles est magnifique comme un château, tu y logeras avec Karin, Greta et le Petit ; moi, j'habiterai la seconde.

L'île dispose d'une liaison par bateau à vapeur et d'une épicerie dont le propriétaire se charge de tous les achats et commissions ; le docteur peut venir par bateau, l'épicier peut livrer la viande et tout le reste.

C'est la grande solitude, au milieu d'espaces verts et boisés, loin du monde ; je vais trouver de l'argent pour tout cela, on congédiera Tilda, puis Éva, puis... trois mois d'été au bord de la mer, à l'ombre des bouleaux, avec les enfants, et ensuite – la fin !

Es-tu d'accord ?

August Strindberg

Extrait de *Correspondance*, trad. E. Balzamo, vol. II, Zulma, p. 244-245

Catastrophe

Voici ce que j'ai encore à faire observer touchant la manière de traiter la tragédie. Le sujet principal est essentiellement le spectacle d'une grande infortune. Les moyens différents par lesquels le poète nous présente ce spectacle se réduisent à trois, malgré leur grand nombre. Il peut imaginer, comme cause des malheurs d'autrui, un caractère d'une perversité monstrueuse [...]. La catastrophe peut enfin être simplement amenée par la situation réciproque des personnages, par leurs relations: dans ce dernier cas, il n'est besoin ni d'une erreur funeste, ni d'une coïncidence extraordinaire, ni d'un caractère parvenu aux limites de la perversité humaine. Des caractères tels qu'on en trouve tous les jours, au milieu de circonstances ordinaires, sont, à l'égard les uns des autres, dans des situations qui les induisent fatalement à se préparer consciemment les uns aux autres le sort le plus funeste, *sans que la faute en puisse être positivement attribuée aux uns ni aux autres*. Ce procédé dramatique me paraît infiniment meilleur que les deux précédents; car *il nous présente le comble de l'infortune non comme une exception amenée par des circonstances anormales ou par des caractères monstrueux, mais par une suite aisée, naturelle et presque nécessaire de la conduite et des caractères humains*, si bien que de pareilles catastrophes prennent, grâce à leur facilité, une apparence redoutable pour nous-mêmes.

Arthur Schopenhauer

Le Monde comme volonté et comme représentation, trad. André Diez, PUF/Les Grands Textes, 1970, p. 147-148

Courant alternatif

Il est dangereux de se creuser la tête sur le caractère d'un autre.

C'est ce qui se produit souvent entre époux. Il suffit d'entendre une bonne querelle conjugale où les deux amis pour la vie s'accusent mutuellement de choses incroyables. Ils s'aiment, et pourtant il n'y a pas d'infamie, de bassesse, de crime qu'ils ne se reprochent l'un à l'autre. Est-ce sincère? Oui, certainement, et ils soupçonnent, tous les deux, toute la boue qui peut se cacher dans une âme humaine. Une réplique bien conjugale couronne toujours ces éruptions de haine:

- Je te crois capable de tout!

Ce n'est pas une injure, c'est la révélation d'une parfaite connaissance de l'âme humaine qui peut vraiment receler tous les instincts de la bête.

Le mariage n'est donc possible qu'à condition qu'on se rende aveugle et sourd, qu'on cesse de réfléchir l'un sur l'autre et que, sous l'influence de l'instinct génésique, on retrouve l'inconscience.

Faire preuve de bon goût en se laissant duper, ne pas discuter les sentiments de l'autre, respecter ses petites faiblesses et ses grands vices, voilà les conditions d'un mariage.

Les amères désillusions des jeunes mariés résultent d'une connaissance incomplète du caractère de l'autre. Sous la pression de la sélection sexuelle qu'administre la nature sans notre vouloir, les deux partenaires font leur possible pour se montrer dans tout l'éclat d'une humanité pure et élevée, ils cachent ou nient leurs mauvais penchants, et cela avec une sincérité absolue, de sorte qu'ils découvrent bientôt, et avec raison, que l'amour ennoblit.

Mais, dans un moment de lassitude, la tension se relâche, la bête se présente et on s'accuse, bien à tort, de fausseté.

Il en est de même pour l'amour. Une sensation intermittente

qui va et vient, qui a des moments de chômage. On a des préoccupations, du travail, des soucis, des idées noires, et le centre génésique est suspendu dans ses fonctions.

– Tu ne m’aimes plus!

Quel est l’homme qui ne connaît ce reproche? Réponse à faire:

– En ce moment je ne t’aime pas, puisque tout m’est indifférent. Dans un instant, je te détesterai peut-être, puisqu’une aversion de tout contact avec un autre être m’éloigne de toi, ce qui ne m’empêchera pas de t’aimer dans une demi-heure et pour toujours, avec des interruptions aussi nécessaires que l’alternance du courant électrique.

August Strindberg

“Le caractère, un rôle”, *Vivisections II* (1894),

in *Théâtre cruel et théâtre mystique*, op. cit., p. 112-113

À quoi pense-t-on d’abord, quand on cite le nom de Strindberg?

À un immense règlement de compte entre des êtres dressés les uns contre les autres dans une perpétuelle revendication, une perpétuelle protestation. Ils crient et se jettent à la figure la note de tous les actes mauvais qu’ils se reprochent, actes du passé qui salissent le présent et compromettent l’avenir. Je dis: la note, car toujours les crimes que l’on paye, que l’on payera, que l’on a essayé ou essaye encore de ne pas payer, sont liés à une dette dont on espérait ne jamais s’acquitter, et qui brusquement resurgit.

Arthur Adamov

Cité par Carl Gustaf Bjurström, “Le Songe”, *Obliques: Strindberg*, n°1, 1972, p. 50

Créancier-débiteur

Ces généalogistes de la morale ont-ils jamais entrevu jusqu'ici, ne serait-ce que vaguement, que le concept de "*Schuld*" [faute] par exemple, concept fondamental de la morale, remonte au concept très matériel de "*Schulden*" [dette]? [...] Pendant la plus longue période de l'histoire humaine, on *n'a nullement* puni *parce qu'on* tenait le malfaiteur pour responsable de son action, donc *pas du tout* en supposant que seul le coupable doit être puni: – non, comme le font encore aujourd'hui les parents avec leurs enfants, on punissait par colère, du fait qu'on avait subi un dommage, et l'on passait sa colère sur l'auteur du dommage – mais cette colère se trouvait limitée et modifiée par l'idée que tout dommage trouve son *équivalent* d'une façon ou d'une autre et peut être réellement compensé, serait-ce par *une douleur* infligée à son auteur. D'où a-t-elle tiré son pouvoir, cette mémoriale idée, profondément enracinée, aujourd'hui peut-être inextirpable, d'une équivalence entre dommage et douleur? Je l'ai déjà dit: du rapport contractuel entre *créancier* et *débiteur*, rapport aussi ancien que l'existence des "personnes juridiques", et qui ramène à son tour aux formes fondamentales de l'achat, de la vente, de l'échange, du trafic. [...]

On établit une équivalence en substituant à l'avantage qui compenserait directement le dommage [...] une sorte de *satisfaction* qu'on accorde au créancier pour le rembourser et le dédommager, – satisfaction de pouvoir exercer sans retenue sa puissance sur un impuissant, volupté "de faire le mal pour le plaisir de le faire", jouissance du viol [...]. [...] La compensation représente donc une invitation et un droit à la cruauté.

Friedrich Nietzsche

La Généalogie de la morale, 2^e dissertation, § 4 et 5,
trad. Isabelle Hildenbrand et Jean Gratiën, Folio/Essais, 2010, p. 66-69

August Strindberg

Repères biographiques

22 janvier 1849 Naît à Stockholm (père, d'origine bourgeoise, mère de milieu pauvre – elle meurt en **1862**). **1867-68** Baccalauréat, études de médecine à Uppsala (interrompues). Précepteur à Stockholm. **1869-70** Découvre sa vocation d'auteur dramatique. Première de *À Rome* au Théâtre Royal de Stockholm. Lecture de Kierkegaard. **1871-72** Première de *Hors-la-Loi* à Stockholm. *Maître Olof* (en prose). **1873-74** Journaliste au *Dagens Nyheter*. Tentative de suicide. Nommé assistant à la Bibliothèque royale (**jusqu'en 1882**). **1875-1877** Rencontre Siri von Essen, épouse du baron Wrangel (elle divorce, fait ses débuts au théâtre, épouse Strindberg en **1877**, deux filles naissent). *Maître Olof* (en vers). **1879** Succès du *Cabinet rouge* (1^{er} roman). **1883-84** S'installe en France avec sa famille, puis en Suisse (naît un fils). Mort de son père. Procès en Suède pour son recueil de nouvelles, *Mariés*; acquitté, il rentre à Paris. **1886** Séjour en Suisse. *Le Fils de la servante*; *Maraudeurs* (1^{re} version de *Camarades*). **1887-88** Séjour à Vienne. *Le Plaidoyer d'un fou*; *Les Gens de Hemsö*; *Père*. S'établit au Danemark, conditions économiques précaires. *Mademoiselle Julie*; *Créanciers*. **1889-93** Fonde à Copenhague le Théâtre libre nordique (entreprise sans lendemain). Divorce en Suède.

Départ pour Berlin. Rencontre Frida Uhl (journaliste autrichienne qu'il épouse en **1893**, naîtra une fille). Première à Paris de *Mademoiselle Julie*, mise en scène Lugné-Poe, Théâtre libre. **1894** 1^{re} crise psychique. Frida rompt, il s'installe à Paris. 2^e crise. Premières de *Père* et *Créanciers* (succès au Théâtre de l'Œuvre). **1895-96** 3^e et 4^e crises. Expériences de chimie au laboratoire de recherche de la Sorbonne. S'établit pension Orfila, rue d'Assas. Séjour en Autriche (5^e crise). Retour à Lund. **1897** 2^e divorce, à Vienne. Retour à Paris. Relate ses crises dans *Inferno* (écrit en français). Lit *En route* de Huysmans. **1898-99** Retour à Lund. *Le Chemin de Damas* (I et II, trilogie allégorique achevée en **1904**). Drames historiques (dont *Gustave Vasa* et *Gustave-Adolphe*); *L'Avent* (1^{er} des "mystères"). S'installe à Stockholm. **1900-03** *La Danse de mort*. Rencontre Harriet Bosse (l'épouse en **mai 1901**, naîtra une fille). *Le Songe*. **1904** 3^e divorce. *Chambres gothiques*; *Drapeaux noirs*. **1907** Inauguration du Théâtre Intime. *Orange*; *La Maison brûlée*; *La Sonate des spectres*; *L'Île des morts*; *Le Pélican*. **1908** Publication des *Lettres ouvertes au Théâtre Intime*. **1909** Projet de fiançailles avec Fanny Falkner (17 ans). *La Grand'Route*. **14 mai 1912** Meurt d'un cancer à l'estomac.

Christian Schiaretti

Il étudie la philosophie puis fonde sa compagnie dans les années 80. De 1991 à 2002, il dirige la Comédie de Reims, où il mène une politique de répertoire, collabore avec A. Badiou (création des farces contemporaines : *Ahmed le subtil*, Festival d'Avignon, 1994 ; *Ahmed philosophe*, *Ahmed se fâche*, 1995 ; *Les Citrouilles*, 1996), puis avec J.-P. Siméon autour d'un travail sur le questionnement de la langue (*D'entre les morts*, *Stabat mater furiosa*, 1999 ; *Le Petit Ordinaire*, 2000 ; *La Lune des pauvres*, 2001) et la création, en 1998, des "Langagières". En 2002, il prend la direction du TNP-Villeurbanne : *L'Opéra de quat'sous* de Brecht et Weill (2003) ; *Père* de Strindberg ; *L'Annonce faite à Marie* de Claudel (2005) ; *Coriolan* de Shakespeare (2006, Prix Georges-Lerminier du Syndicat de la Critique 2007, Prix du Brigadier 2008, Molières du metteur en scène et du Théâtre public 2009). À la Comédie-Française, il met en scène *Aujourd'hui ou les Coréens* de Vinaver (Vieux-Colombier, 1993) et fait entrer au répertoire de la Salle Richelieu *Le Grand Théâtre du monde*, suivi du *Procès en séparation de l'Âme et du Corps* de Calderón (2004). Son aventure théâtrale est jalonnée de rencontres avec des comédiens, Nada Strancar notamment : *Jeanne* d'après *Le Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* de Péguy

(1999-2000), *Mère Courage et ses enfants* de Brecht (2001-2002, Prix Georges-Lerminier), *Nada Strancar chante Brecht/Dessau* avec J.-C. Malgoire (2007). Avec les comédiens de la troupe du TNP, il crée 7 farces et comédies de Molière : *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, *L'École des maris*, *Les Précieuses ridicules* (2007) ; *La Jalousie du Barbouillé*, *Le Médecin volant* (2008) ; *Le Dépit amoureux*, *L'Étourdi ou les Contretemps* (2009), qui font l'objet d'une tournée au Maroc et en Corée (2010). En 2008, il crée la version intégrale de *Par-dessus bord* de Vinaver (Grand Prix du Syndicat de la Critique, Meilleur spectacle de l'année) ; en 2009, à l'Odéon, *Philoctète* de Siméon, variation à partir de Sophocle, avec Laurent Terzieff ; en 2010, *Siècle d'or*, un cycle de trois pièces : *Don Quichotte* de Cervantès, *La Célestine* de Rojas, *Don Juan* de Molina. Dès son arrivée au TNP, il collabore avec l'ENSATT et met en scène avec les élèves : *Utopia* d'après Aristophane (2003), *L'Épaule indifférente* et *La Bouche malade* de Vitrac (2004), *Les Aveugles*, *Intérieur*, *La Mort de Tintagiles* de Maeterlinck (2006), *Les Visionnaires* de Saint-Sorlin (2007), *Hippolyte* et *La Troade* de Garnier (2009). Il préside aussi l'Association des Amis de J. Copeau et celle pour un Centre culturel de rencontre à Brangues.

La Caisse d'Épargne Île-de-France Mécène de La Colline - théâtre national

soutient "l'École du Regard",
programme en direction des moins de 30 ans,
qu'ils soient élèves ou étudiants



CAISSE D'ÉPARGNE
ILE-DE-FRANCE

www.societaires-ceidf.fr

Notre mécénat : un état d'esprit

Les partenaires du spectacle



Remerciements à Gérald Garutti

Directeur de la publication Stéphane Braunschweig

Responsable de la publication Didier Juillard

Rédaction Laure Hémain

Réalisation Élodie Régibier, Fanély Thirion, Florence Thomas

Photographies de répétition Élisabeth Carecchio

Conception graphique Atelier ter Bekke & Behage

Maquettiste Tuong-Vi Nguyen

Imprimerie Comelli, Villejust, France

Licence n° 1-1035814

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr



Spectateurs aveugles ou malvoyants

Les représentations du dimanche 29 mai à 15h30 et mardi 7 juin à 19h30 sont proposées en audio-description diffusée en direct par un casque à haute fréquence.



Spectateurs sourds ou malentendants

Les représentations du mardi 17 mai à 19h30 et jeudi 26 mai à 20h30 sont surtitrées en français.

English subtitled performances

Miss Julie

Thursday 19 May at 8.30 p.m

Tuesday 24 May at 7.30 p.m

la colline
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr